

Le sabot

Francis Back

Numéro 71, automne 2002

Une pinte d'histoire : l'industrie du lait

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7492ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Back, F. (2002). Le sabot. *Cap-aux-Diamants*, (71), 59–59.

Le sabot

Dans les esprits, le sabot est associé au costume des paysans français. Pourtant, son usage était également répandu au Québec. En 1854, une touriste anglaise se plaindra même du tapage provoqué par le claquement des sabots de bois sur les pavés de Montréal, les jours de marché. Explorons cet héritage français qui reste méconnu des Québécois.

Commodes et pas chers!

En France, l'usage du sabot remonte au moins à l'Antiquité, puisque des fouilles archéologiques menées sur des sites gaulois en ont exhumé des fragments. Au Moyen Âge, ces chaussures de bois sont tout d'abord appelés «cherboles», mais elles prendront ensuite le nom de «sabots», à la Renaissance.

La popularité du sabot est due au fait qu'il permet de circuler dans des champs où des sentiers qui sont régulièrement transformés en bourbiers tout en se gardant les pieds au sec. Ceci dit, le sabot est aussi apprécié en milieu urbain à une époque où le contenu des pots de chambre, le crottin de cheval et autres immondices tapissent généreusement les rues et ruelles d'une ville. Pour les paysans et notamment les artisans, le sabot est aussi un élément de protection, car cette coquille de bois met le pied à l'abri du choc d'un outil coupant ou de la chute d'une lourde masse.

À ces avantages, il faut ajouter le coût modique de ce type de chaussure : en France, le prix d'une paire de sabots équivalait au cinquième de celui d'une paire de souliers façonnée par le cordonnier. Pour toutes ces raisons, un auteur du XVI^e siècle affirme que le quart du peuple français ne porte que des sabots de bois et comme le rappelle une chanson populaire remontant à cette époque :

«Les Belles Dames, les gros bourgeois
Dédaignent mes sabots de bois
Le Roy peut bien se chauffer de veau
Moi je préfère mes durs sabots
Sabots de frêne taillés chez nous
Ils m'ont coûté quatorze sous»

Le sabot en sol d'Amérique

Un premier témoignage sur la présence du sabot en Nouvelle-France nous vient d'un document de 1649 concernant les biens de Noël Juchereau des Chatelets, négociant à Québec. Cette pièce d'archives détaille des outils de sabotier ainsi que

l'existence de «soixante et deux paires de sabots tant moyens que petits» qui sont offerts à la vente. L'usage du sabot se confirme à Montréal deux ans plus tard, puisque l'inventaire des biens du maître maçon Jean Bouchard, dit Grand-Jean, en signale une paire. Cette mention de sabots



Ce tableau d'Horatio Walker, exécuté en 1925, nous montre une fermière de Sainte-Pétronille de l'île d'Orléans chaussée de sabots de bois. En 1928, un critique d'art reproche à ce peintre de «folkloriser» les habitants de l'endroit en les représentant selon un mode de vie remontant aux années 1870, alors qu'en 1926 un autre esthète considère au contraire que ce tableau est une représentation fidèle de la «paysanne de chez nous». Dans les faits, les dessins d'observation d'Horatio Walker témoignent que les sabots de bois étaient encore portés par les fermières de l'île d'Orléans en ce début du XX^e siècle et que cet usage en perdition a retenu l'attention de cet artiste qui vivait et peignait sur place. (Musée du Québec, 34.532).

chez un particulier est exceptionnelle, car les notaires s'attardent rarement à priser ce type de chaussure dont la valeur monétaire est négligeable. Conséquemment, on a sous-estimé l'importance du sabot au Québec, vu sa quasi-absence dans les actes notariés. Ce décalage entre le port réel du sabot et ses rares apparitions dans les inventaires après décès a également été constaté au Poitou et même en Bretagne où son usage était pourtant généralisé!

L'importance du sabot au Québec se mesure davantage par les commandes faites aux sabotiers de la colonie ou encore en examinant les stocks de marchandises. Ainsi, en 1689, le sabotier Jacques Séguin s'engage à livrer 1 200 paires de sabots à un marchand de Montréal, tout comme

on relève, en 1745, la présence de 180 paires de sabots dans le magasin du sieur Arguin, sis à Place-Royale, à Québec.

Un usage qui se féminise

En 1749, le naturaliste suédois Pehr Kalm étudie la flore québécoise tout en prenant des notes précieuses sur les mœurs coloniales. Le 12 septembre 1749, ce scientifique observe que les femmes «portent des chaussures de bois faites simplement d'un morceau de bois évidé» et que les «hommes en portent parfois de semblables». Ce passage de Pehr Kalm suggère que le sabot est davantage utilisé par les femmes que par les hommes. Cette tendance se confirme au XIX^e siècle, car les «habitants» préfèrent enfilet des «bottes sauvages» pour affronter les «chemins de bouette», alors que leurs conjointes restent fidèles au sabot. En 1871, un article publié dans une revue américaine témoigne de la féminisation du port du sabot au Québec : «Le sabot de bois, dont l'usage est généralisé chez les paysans de Normandie, est aussi couramment utilisé par les Canadiennes françaises quand le sol est détrempé, quand elles travaillent aux champs ou quand elles vont au marché».

Le sabot s'en va

À l'été de 1926, Édouard-Zotique Massicotte s'émeut en apercevant une «bonne ménagère canadienne» chaussée de sabots de bois alors qu'elle sarclait son jardin. Massicotte qualifie cette vision d'«aventure» devenue peu «ordinaire» et il coiffe son article du titre nostalgique «Le sabot s'en va». Effectivement, en ce début de XX^e siècle, on assiste au Québec, tout comme en France, à une disparition fulgurante du sabot de bois au profit des bottes en caoutchouc. Ainsi, en 1937, l'abbé Plante évoque lui aussi le sabot, mais à titre de souvenir de jeunesse et non plus comme une coutume ayant toujours cours. Cet auteur se souvient que 50 ans auparavant, les fermières utilisaient des «sabots en bois pour aller faire le train ou pour sortir les jours de pluie. En sortant, elles enfilaient les pieds dans leurs sabots et au retour, elles les laissaient sur le poron. La même paire servait pour toutes les femmes de la maison».

Il y a moins d'un siècle, le port du sabot de bois pouvait donc encore se rencontrer furtivement au Québec, alors que pour d'autres, le claquement caractéristique de ces chaussures de bois sur les chemins de caillasse ou sur les pavés de la ville n'était plus qu'un souvenir qui résonnait dans les mémoires. ♦

Francis Back
duba@aei.ca